



Quis in mensa primum omne de paupere pensa?

VICENTE GARCÍA LOBO

Anno I, n. 2, dicembre 2014

ISSN.2284-0869



Abstract

The study of a metric inscription of the church in a small town in the province of León (Spain), gives rise to the author to point out the links between the epigraphy and philology, as well as to reflect on the practice of Christian charity the poor and the destitute in the rural environment of the thirteenth century.

Key words

Epigraphy, Philology, Metric, Christian Charity

L'étude d'une inscription métrique trouvée sur le mur de l'église d'un petit village de la province de León (Espagne) donne occasion à l'auteur de remarquer les liens existants entre l'épigraphie et la philologie, aussi que de réfléchir sur la pratique de la charité chrétienne aux pauvres et aux indigents dans l'ambiance rurale du XIIIème siècle

Mots clés

Épigraphie, Philologie, Métrique, Charité Chrétienne

Voilà ce qui pourrait bien être le sujet de quelques Journées *Sur le manger et le boire au Moyen Âge*¹. Quoi qu'il en soit, le texte, emprunté à une inscription de la fin du XIII^e siècle, nous donnera l'occasion de réfléchir sur la philosophie – voir, la théologie – et la mentalité qui présidaient au Moyen Âge la table à manger des rois, des magnats et du peuple.

Le sujet – manger, boire – on peut l'aborder depuis des points de vue très diverses, toujours historiques: les aliments, la cuisine, les viandes, le vin, la abondance ou épargne, les normes et règles à observer à la table, etc. Mais je pense qu'il vaudra la peine d'approfondir d'abord la signification de cette inscription qui nous renseigne sur la mentalité avec laquelle on abordait la table et on prenait les aliments à cette époque là.

Si on s'approche de l'église de Santa Colomba de la Vega, pas loin de La Bañeza (León, Espagne), on a tout de suite sous les yeux, exécutée sur une pierre du mur septentrional, à droite de la porte d'entrée, une inscription qui attire notre attention pas seulement par sa visibilité – qualité qui doit accompagner toutes les inscriptions, car elles sont des moyens de communication publicitaire – mais aussi par la maladresse de son aspect. Le spectateur est tenté toute de suite de la classer parmi les inscriptions dites "rurales". Malgré tout, le texte, très bref, peut être lu facilement si on le fait attentivement – car l'état de conservation n'est pas mauvais; de façon que le lecteur actuel peut légitimement penser que l'inscription accomplit efficacement au treizième siècle, comm'il le fait aujourd'hui, son rôle de diffuser, de propager, un message au public; public qui n'était alors que les fidèles de la paroisse. Il ne faut pas oublier que l'inscription était alors le moyen le plus efficace de publicité.

Un prêtre de qualité – archipresbiter était sa condition – pour des raisons que nous essayerons de trouver, matérialisa dans une inscription une pensée qui, d'ailleurs, ne venait pas de lui-même mais c'est lui qui lui a donné sa marque personnelle dans l'inscription (cf. Planche I):

¹ Ce travail a à la base le rapport présenté par l'auteur aux Journées d'Études Médiévales organisées par l'Instituto de Estudios Medievales de l'Université de León qui ont eu lieu les ... sur le sujet "Del comer et del beber en la Edad Media".

Quis in mensa primum de de² paupere pensa?

Tout de suite il va compléter l'inscription en placant la date:

Era millesima tricentesima decima octava

et en la signant:

Archipresbiter scripsit

C'est-à-dire:

Qui, au moment de s'asseoir à la table à manger, pense d'abord aux pauvres? Ère millième tricentième dixhuitième. L'a fait l' (quelqu'?) archiprêtre.

Ou, en espagnol:

Quién cuando se sienta a la mesa piensa primero en el pobre? Era milésima tricentésima, decimooctava. Lo escribió el (un?) arcipreste.

Ou, en italien:

Chi è colui il quale, quando si siede alla mensa, pensa per primo al povero? Era millesima trecentesima, decimottava. Lo scrisse l' (un) arciprete.

La première question à poser c'est qu'est ce qu'a voulu dire notre archiprêtre?; quel est le message qu'il nous a transmis?; en un mot, il s'agit de faire une correcte traduction du texte.

² Il-y-a, évidemment, un erreur, on vera, du lapicide qui dupliqua la préposition "de".

Il faut dire, d'abord, que la pensée de l'archiprêtre n'était pas originale; son originalité on la trouve dans la formulation interrogative: "Quis in mensa...?".

Ceci dit, il faut signaler en plus que la difficulté la plus grande nous vient du verbe "pensa": qu'est-ce que signifie le verbe "pensare"?; comment doit-on le traduire?. Une première lecture – nous venons de la faire – nous suggère "penser, pensar, pensare" et, pourtant, on traduira la phrase: "qui, au moment de s'asseoir à la table à manger, pense d'abord aux pauvres?". Nous ne sommes pas philologues mais, à notre avis, cette interprétation serait justifiée par le moment de la composition du vers: c'est le moment du passage du verbe latin "pensare" au roman français "penser" ou espagnol "pensar", ou italien "pensare". Dans ce cas, la traduction que nous venons de faire serait bonne, et l'inscription nous révèle un archiprêtre très sensible aux privations alimentaires des pauvres, privations auxquelles il fait face en dénonçant l'oubli, de sa part ou de celle de ses fidèles, de leur situation.

Mais, si nous ne nous trompons pas, il faut considérer le signifié classique du verbe "pensare", c'est-à-dire "peser", "mesurer exactement" (pesar con exactitud, pesare) quelque portion donnée. Compte tenu de cette acception, nous osons traduire et, pour tant, d'interpréter la pensée du archiprêtre, de cette façon:

Qui, au moment de s'asseoir à la table à manger mesure
exactement (et met de côté) la portion des pauvres?

Quién, cuando se sienta a la mesa, mide (y sepra) primero la
porción de los pobres?

Chi è colui che, quando si siede a tavola, pensa prima ai poveri?

Dans cet autre cas, ce que notre archiprêtre dénonce c'est l'oubli d'une obligation – morale probablement – qui consistait à mesurer et mettre de côté chaque jour une portion des aliments quotidiens, destinée aux

pauvres. Si, dans le premier cas, il était suffisant de “penser” aux pauvres, maintenant on est placé en face d’une obligation ou d’une pratique effective de, non seulement penser, mais aussi distribuer chaque jour une portion d’aliments aux pauvres. On le verra plus loin, cette interprétation est, à notre avis, aussi prudente qu’en accord avec le contexte du vers, de l’hexamètre.

Mais, posée cette distinction que nous ne croyons pas être de moindre importance, on passera à l’analyse concrète de l’acte communicatif de notre anonyme archiprêtre; c’est-à-dire, à l’analyse de l’inscription en elle-même.

L’inscription suppose un acte de communication constitué par des trois facteurs: l’auteur qui veut diffuser un message de façon universelle et permanente à fin d’obtenir un résultat; le destinataire duquel on espère des réactions concrètes; et le rogataire, qui est le professionnel expert et habitué à la matérialisation de ces messages et dont le résultat va dépendre en grande mesure l’efficacité de la communication.

On a la chance que l’auteur de l’inscription ait eu le degré de vanité suffisant pour signer son affiche, et on a le malheur que son humilité l’a amené à occulter son prénom et son nom. Voilà pour quoi il a signé simplement “archipresbiter scripsit”. Il ne pas facile non plus de préciser à l’intérieur de la traduction s’il a voulu dire: “un archiprêtre” ou “l’archiprêtre (votre archiprêtre)” l’a écrit³.

La première interprétation, la plus impersonnelle, parle d’un communicateur éloigné et distant qui veut occulter sa personnalité; la dernière, par contre, nous met en face de quelqu’un de concret, familier et proche du destinataire du message, c’est-à-dire: “votre archiprêtre”. Mais, y-avait-il des autres prêtres au service de cette église-là? Nous essayerons d’en éclaircir au loin de notre étude.

³ La même difficulté surgit dans la traduction espagnole: “lo escribió un arcipreste”, o “el arcipreste (vuestro arcipreste) lo escribió”; ou italienne: “un arciprete”.

On ne dit rien de concret sur le(s) destinataire(s) qui, dans les inscriptions – on le sait – il est pluriel, indéfini, et transcendant le temps⁴; ce n'est pas en vain que la publicité écrite, celle qui se matérialisait moyennant des inscriptions, était par nature universelle et permanente⁵. Le sens commun nous amène, donc, à penser aux fidèles de la paroisse de l'archiprêtre qui, comme il était habituel à cette époque, venaient chaque jour à l'église suivre la messe et les offices.

Et avec cette relation communicative qui s'établit entre l'archiprêtre et ses fidèles, qu'est-ce que prétendait l'un des autres? Le contenu du message nous place sur la piste de la réponse. Le premier est le responsable le premier du progrès spirituel et moral de ses paroissiens: il va de soi qu'il voulait les inciter à l'accomplissement du devoir chrétien de s'occuper de la nourriture des pauvres.

Mais, le progrès moral des paroissiens comprenait plusieurs d'autres champs plusieurs – on pourrait objecter – tels que la fidélité conjugale, l'honnêteté de vie, l'instruction doctrinale, la formation des consciences, etc. Pour quoi, donc, a-t-il choisi comme sujet de son message publicitaire – efficace mais coûteux – celui des pauvres et pas un des autres? Il est évident que les pauvres étaient le sujet de ses dévouements à cause de leur existence à l'intérieur de la paroisse et, probablement, à cause de l'oubli dont ils étaient l'objet.

En tout cas, on peut affirmer que, si l'archiprêtre prétendait stimuler ses fidèles à la pratique de la charité chrétienne, il avait trouvé le meilleur moyen pour y arriver; il connaissait l'efficacité persuasive de l'inscription qui chaque jour devait frapper leurs consciences comme la goutte d'eau perce la pierre pas par sa force mais par la persévérance: “gutta cavat lapidem non vi sed saepe cadendo”⁶.

⁴ V. GARCÍA LOBO, *La Epigrafía medieval. Cuestiones de Método*: Centenario de la Cátedra de “Epigrafía y Numismática”. Universidad Complutense de Madrid. 190/01 – 2000 /01. Universidad Complutense de Madrid, Madrid 2001, pp. 77-119, concrètement pp. 90-91.

⁵ Malgré qu'elle est discutée par quelques-uns – sans fondements solides, à notre avis – il suffit de prendre compte de la définition d'inscription donnée par Robert Favreau (*Les inscriptions médiévales*, Turnhout 1979, p. 16) pour le comprendre.

⁶ Ovide, *Epistulae ex Ponto*, 4, 10, 5.

Et que dire du troisième élément qui entre dans cette relation communicative, le “rogataire”, c’est-à-dire, l’expert qui est capable de matérialiser l’inscription au cours d’un large et complexe procès? Ce point s’éclaire grâce à la suscription de l’archiprêtre: “archipresbiter scripsit”; c’est lui qui l’a écrite. C’est l’un des cas dans lesquels l’auteur et le rogataire se rencontrent⁷. Mais ça ne doit pas nous étonner à l’intérieur d’une ambiance rurale telle qu’était celle de Santa Colomba à la fin du XIIIème siècle. Il a choisi l’une des pierres de taille de l’église, à droite de la porte d’entrée, il prépara la surface en la polissant, et, sans plus, il écrivit le texte que préalablement il avait rédigé au rythme léonin; il l’écrivit à l’aide de charbon ou de crai ou, peut être, d’une pointe sèche. Il choisit l’écriture la plus voyante qui n’était que la majuscule du moment; c’est-à-dire la majuscule gothique. Mais il est évident qu’il n’était pas habitué à l’écriture épigraphique comme il l’était à l’écriture ordinaire: la réglure n’est pas bonne et les lettres sont irrégulières. Par contre, il connaît bien les systèmes d’abréviation qu’il utilise abondamment et avec maîtrise: PMV (*primum*), ÕE (*omne*), PAVPE (*pauvre*), PĒSA (*pensa*), ARCHIPSBITER (*archipresbiter*).

Mais le “rogataire” peut être pluriel; c’est-à-dire, pour la matérialisation de l’inscription a pu intervenir plus qu’une personne. Et, à mon avis, c’est le cas. La tâche de sculpter a été exécutée par une autre personne; pas par l’archiprêtre, on le verra.

On doit faire ressortir deux circonstances. D’abord, la connaissance de la stratégie publicitaire qui lui a fait choisir une pierre de taille à côté de la porte d’entrée à l’église sur laquelle les fidèles pourraient voir chaque jour l’affiche: voilà la meilleure façon de faire pénétrer le message à l’intérieur des consciences des fidèles et d’assurer la conversion attendue. Deuxièmement, il faut détacher la forme de vers léonin qu’il a donné à la rédaction du texte. Mais ça ne présente pas de mérite spécial: il n’a fait

⁷ Il faudrait poser la question du significat “*scripsit*” à l’intérieur de la signature de documents ou d’inscriptions. Il est évident que c’est notre archiprêtre qui rédigea le texte et, probablement, qui le translittéra sur la surface de la pierre. Cfr. V. GARCÍA LOBO, *Las inscripciones de San Miguel de Escalada. Estudio crítico*, Barcelona 1982, p. 13, note 29.

que prendre, et l'adapter, le premier hexamètre d'un distique sur lequel roulait un proverbe du haut moyen âge et qui disait:

Quisquis es in mensa, primum de paupere pensa
Nam dum pascis eum, pascis, amice, Deum.

Quiconque qui tu sois qui t'assieds à la table á manger, mesure et sépare d'abord la portion du pauvre, car à la foi qui tu le nourris tu nourris le Dieu.

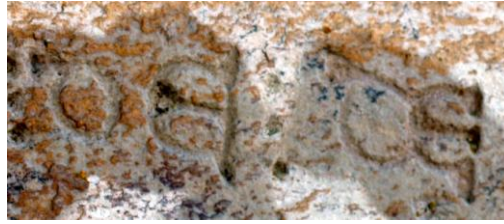
Quienquiera que tú seas el que te sientas a la mesa, mide y separa primero la porción de los pobres, porque a la vez que los alimentas, alimentas al mismo Dios.

Chiunque si siede alla mensa, separa e misura la prima porzione dei poveri, perchè nutrendo la fede ci si nutre di Dio.

C'est dans la deuxième partie du distique qui on trouve la clé du sens classique du verbe pensare: mesurer. Voilà pour quoi nous avons traduit "mesurer, séparer et donner" la portion qui était destinée aux pauvres. Il n'est pas suffisant de "penser" aux pauvres; il faut les nourrir, ainsi qu'on le spécifie dans le deuxième vers du distique: «car en même temps que tu le nourris, tu nourris le Dieu».

Mais on trouve un défaut dans le distique de l'archiprêtre: "Quis in mensa primum de de paupere pensa?". La répétition de la préposition "de" n'est pas normale. En plus, la métrique faillit: il manque un pied au vers. Quis in /men sa/pri mum /de / pau pe re / pen sa.

C'est la Paléographie qui explique la répétition défectueuse de la préposition "de" et qui va nous aider aussi à corriger le manque du pied de l'hexamètre. L'archiprêtre, qui a rédigé le texte – on l'a vu – a bien écrit sur la surface de la pierre l'hexamètre: "Quis in mensa primum omne de paupere pensa?". Mais le lapicide, qui a trouvé le mot "omne" abrégé "ōe", a confondu "ō" avec "d" oncial et il a gravé "de".



Voilà pour quoi on a dit que ce n'est pas l'archiprêtre qui a gravé le texte: lui n'aurait jamais commis le défaut de gravure, en confondant *ō* abrégé avec un *d* oncial.

En fin, avec cette lecture l'hexamètre devient correct:

Quis in / men sa / pri mum / om ne de / pau pe re / pensa?

Le hexamètre de notre archiprêtre suppose la connaissance de l'ancien proverbe, et se présente comme la réaction logique au mandat que celui-là transmet; c'est la question logique que se pose un curé par rapport à ses fidèles: Qui de vous, lorsqu'il s'assoit à table, mesure et sépare d'abord la portion des pauvres?

Le texte du proverbe est recueilli – par la première fois, je pense – dans le sermon que prononça Albertin de Brescia à l'occasion de la réunion que, annuellement à ce qu'il semble, célébraient la ville de Brescia et les Frères Mineurs; c'est le deuxième des quatre sermons prononcés en présence des avocats (*causidici*) de la ville⁸.

Nous ne connaissons pas bien cette confrérie et ses réunions, mais il semble qu'elles se célébraient périodiquement pour traiter des pauvres et de leur nourriture – au moins la réunion dans laquelle il prononça ce discours – et, bien sûr, à la plus grande gloire de le Dieu: “In nomine

⁸ Avocat à Brescia, il semble qu'il est né à cette même ville vers le 1195. Sa vie est liée aux affaires juridiques et politiques (juge de la Ligue lombarde, capitain de la ville de Gavardo dans la province de Brescia, avocat de la ville). Il est l'auteur de trois traités philosophiques-moraux – *De amore et dilectione Dei et proximi*, *De doctrina dicendi et tacendi*, *Liber consolationis et consilii* – et de quatre discours dirigés aux collègues avocats de la ville. Homme doté de grande érudition, il connaît bien l'Écriture Sainte, quelques auteurs classiques, les Pères Saints, desquels il fait abondantes citations. Il semble que son principal divulgateur a été Andrea de Grosseto, cordelier, en traduisant ses ouvrages moraux en italien.

Domini, amen – commence le sermon – fratres mei, ad honorem Dei et refertionem pauperum, more solito, congregati sumus...”.

Selon le discours, il semble que la réunion se réduisait à ce sermon, évidemment spirituel et théologique, et à un repas; on doit penser qu'à table s'assoiaient aussi les pauvres de la ville (ad refertionem pauperum). On sait aussi que la gloire et la louange de Dieu consistait à commencer par la nourriture spirituelle, telle que le sermon théologique:

Ut ergo – continue Albertanus – Deus honoretur propter nostram congregationem, et refectio nostra plena sit, antequam accedamus ad corporalem refertionem, animas nostras reficiamus de cibis spiritualibus.

Ce n'est pas le moment de commenter le sermon d'Albertin; m'arrêterai seulement à ces détails là qui peuvent contribuer à expliquer la mentalité des réunis au moment de s'asseoir à table. Le sermon entier est construit sur le Psaume 40, 1:

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Deus.

Et c'est le même Albertin qui nous indique le sujet de son discours: l'exège du verset du Psaume: “Ad intelligentiam huius versu multa sunt notanda”.

Et il continue en expliquant, d'abord, “ce que signifie intelligere”; deuxièmement “à qui on appelle egeni et à qui pauperi; troisièmement “combien sont les sortes de soin des pauvres et comment les soigner”; quatrièmement “pour quoi doit-on s'occuper des pauvres”; et cinquièmement “comment on va nous en remercier”.

“Intelligere” signifie “s'occuper”, “avoir soin”. Les pauvres sont définies comme “ceux qui sont dépourvus de quelque chose ou qui ont peu de choses”. Son exposition sur la façon de les soigner retient notre attention: on les doit soigner avec les “sept sens” dont il est doté l'homme: en plus des cinq corporels, les deux sens de l'âme qui sont

l'intelligence et l'affection. Justement quand il expose comment on les doit soigner avec le sens de l'ouïe – en écoutant leur clameur – c'est le moment où il cite le proverbe: "unde dictum est: quisquis es in mensa, primum de paupere pensa; nam dum pascis eum pascis, amice, Deum".

Je pense qu'il est pertinent de souligner que le discours d'Albertin est parsemé, dans le but d'étayer ses affirmations, de citations bibliques, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, des Classiques – les *Epistulae* de Sénèque, les *Epigrammata* de Martial, les *Monastica* de Caton – et d'auteurs chrétiens telles que Gratien ou saint Augustin.

Ayant été prononcé le discours vers l'an 1250, il est très intéressant de constater que le texte fut répandu en 1280 dans la région de La Bañeza. Et il semble logique de penser que cette diffusion soit due aux Cordeliers, c'est-à-dire, les Frères Mineurs. On ne doit pas oublier que le traducteur d'Albertin, Andréa de Grosseto, était un cordelier. C'est pourquoi notre pensée se dirige sur le couvent des franciscains d'Astorga. On a attribué la fondation de ce couvent à saint François lui-même. Il est certain qu'en l'an 1258 il-y-avait déjà des franciscains à Astorga, placés vraisemblablement à la chapelle dite de Saint Louis. Le couvent définitif fut fondé le 1272 (placement de la première pierre). À l'occasion du Désarmortissement et de la Sécularisation, dites de Mendizábal (1836) le couvent fut abandonné. Les bâtiments, propriété, d'abord, de l'État, de la Mairie, ensuite et, finalement de l'Evêché, sont devenus Quartier militaire, prison et, depuis 1883, Résidence des Redemptoristes⁹. L'influence des franciscains sur la région de La Bañeza est attestée quelques années plus tard: en 1364 certain Diego Bartolomé, qui habitait à San Matín de Torres, près de La Bañeza, fonda une chapellenie très bien dotée dans le couvent¹⁰.

D'ailleurs, on trouve aussi le texte du distique, que nous venons de voir divulgué par Albertin, tracé sur un salière d'étain que l'on peut dater du

⁹ Cfr. A. SOTÉS, *El convento de San Francisco de Astorga*, Madrid 1934. Je remercie ma collègue Dra. Cavero Domínguez, professeur d'Histoire médiévale de l'Université de León qui m'a donné notice de l'existence de cet ancien couvent, aujourd'hui disparu, et de la bibliographie correspondante.

¹⁰ Ivi, pp. 64-67.

XIIIème siècle et qui aujourd'hui est placé au Musée de Cluny, à Paris¹¹, dont le couvercle est gravé à l'intérieur de la Crucifixion accompagnée de notre texte, mais avec variantes (cf. Planche II)

Cum sis in mensa, primo de paupere pensa

Cum pascis eum, pascis, amice, Deum.

Sur la partie supérieur est représentée l'Annonciation avec le texte déjà connu – “ave, gracia plena, Dominus tecum” – et la souscription de l'artisan:

Bosetus me fecit.

Voilà la mentalité avec laquelle s'asseyaient les chrétiens à table à au XIIIème siècle: ils devaient mesurer et séparer une partie des aliments destinée aux pauvres. Mentalité qui se maintient jusqu'à temps très récents. Dans le colloque suivant la conférence, monsieur le Dr. Antonio Viñayo¹² nous a fait entendre qu'il y a quelques années, dans son village natal, parmi les familles chrétiennes on observait l'habitude de mettre de côté aussi une partie des aliments pour les pauvres et de les asseoir à la table.

¹¹ Nous sommes reconnaissants le Dr. Vincent Debiais, du Centre d'Études Supérieures de Civilisation médiévale, qui nous en a donné notice et nous a fait arriver la reproduction photographique.

¹² Anciennement abbé-prieur de Saint Isidore, devenu après abbé émérite et, récemment, décédé.

Planche I: Inscription de Santa Colomba de la Vega. [Archivio Lobo]

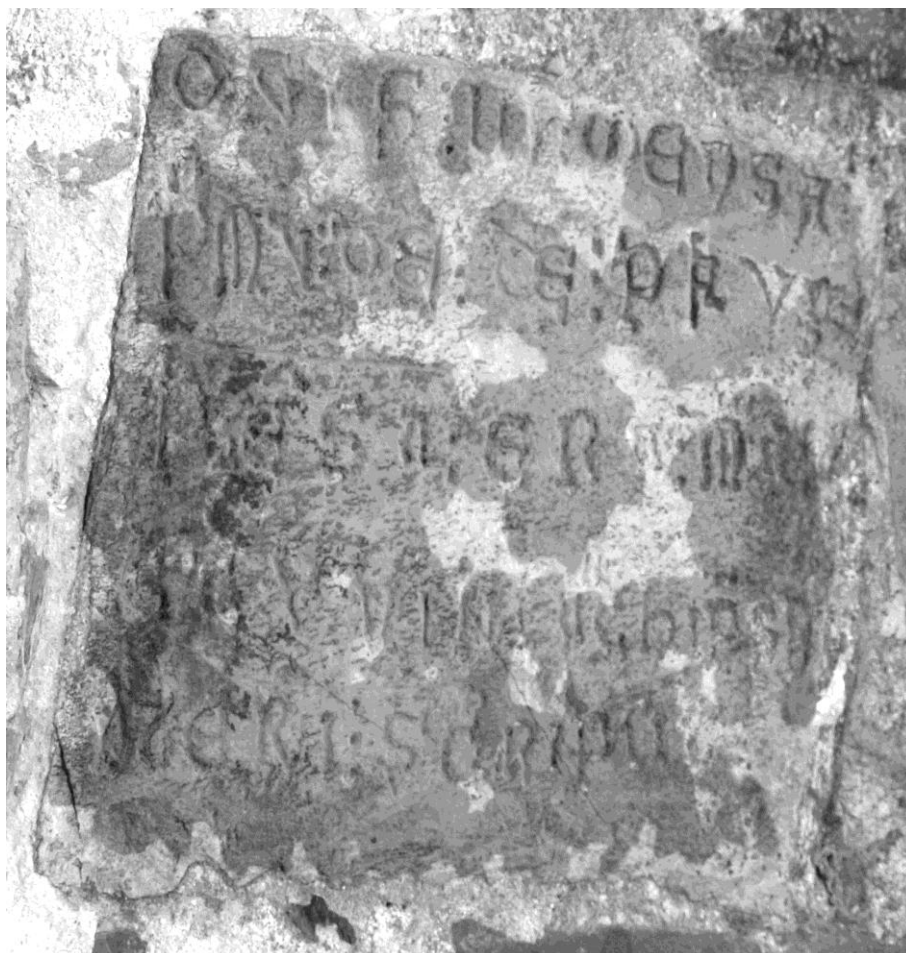
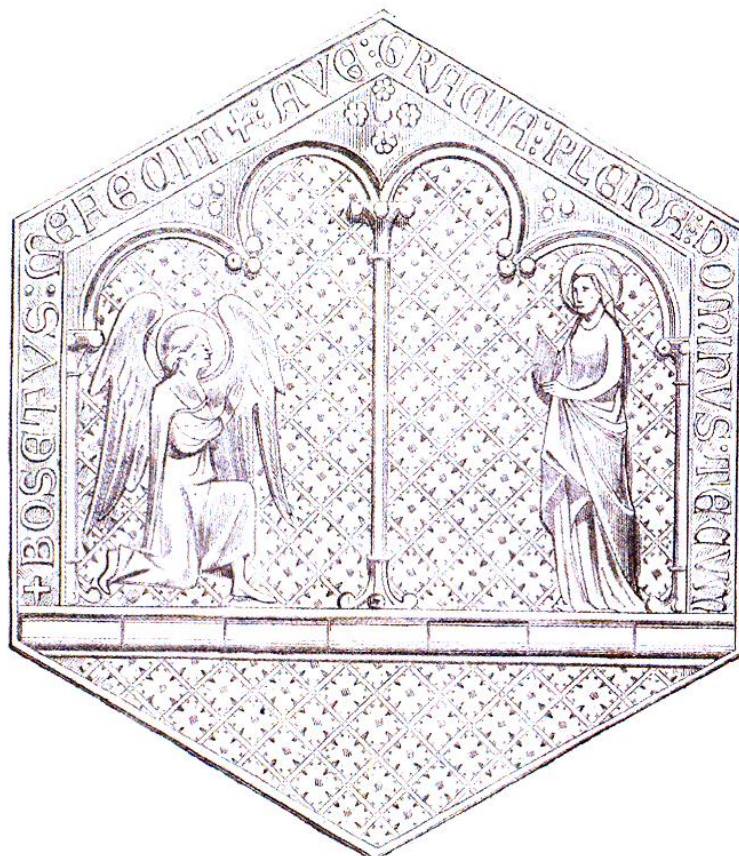


Planche II. Salier: couvercle, extérieur. [Archivio Lobo]



Vicente Garcia Lobo: Profesor ayudante de Calses prácticas de Paleografía y Diplomática de la Universidad Complutense y Profesor Adjunto contratado de la Universidad Nacional de Educación a Distancia (Madrid), el 28 de diciembre de 1982 gana por oposición la Cátedra de Paleografía y Diplomática de la Universidad de León, puesto que desempeña en la actualidad. Es autor de numerosos libros, capítulos de libros y artículos en revistas científicas sobre Paleografía, Diplomática, Codicología y Epigrafía medieval, siendo considerado el creador de esta última ciencia en España. Ha dirigido más de una decena de Tesis Doctores, Tesinas y Trabajos de Fin de Carrera. En la actualidad dirige el proyecto de investigación Corpus Inscriptionum Hispaniae Mediaevalium, y el proyecto de excencia BULEVA y es director de la Escuela Universitaria de Trabajo Social de León.